





LA DEMOISELLE DE COMPTOIR.



Le faubourg Saint-Germain a ses duchesses, qu'on croit d'autant mieux connaître qu'on les aperçoit moins ; le théâtre ses *prime donne*, ses danseuses aux formes aériennes, ses Hermione ou ses Célémène ; l'art enfin, la littérature, se symbolisent volontiers sous les traits d'une femme dont on aime à rêver l'idéal. La demoiselle de comptoir, pour trôner quelques degrés au-dessous de ces divinités diverses, n'en jouit pas moins d'une royauté réelle, incontestable. Elle résume tous les talents, et elle y joint celui de faire de

l'or, qui équivaut à beaucoup d'autres

Parmi ces légions de victimes que le commerce parque dans ses rez-de-chaussée, au-dessus du commis, cet être si fade avec ses cheveux bouclés, ses allures de jeune premier, son jargon de boutique stéréotypé dans une bouche qui s'efforce de sourire douze heures sur vingt-quatre, pour activer la vente et donner aux produits de l'industrie une valeur idéale, se révèle par un air plus distingué, des manières plus élégantes, une physionomie moins banale, la reine de ce salon, dont on a fait une boutique, en un mot, la demoiselle de comptoir. Elle siège sur un fauteuil de paillassandre incrusté, et tient à toute minute registre de ses impressions. Mais les articles qu'elle met au jour sont des articles de vente ; c'est la grâce soumise à une sorte d'algèbre, la séduction appliquée au trafic. Les païens avaient fait du commerce un dieu tant soit peu veuleur ; leur Mercure valait-il une simple marchande de la rue Richelieu ?

La société — souvent une société en commandite — exige plus d'un genre d'agrément de la demoiselle de comptoir. Il faut, en effet, qu'elle sache plaire et calculer, distraire l'attention par de menus propos, et la fixer sur un article par un brusque

retour au positif de sa mission ; discipliner les commis qui sont sous ses ordres, et fasciner les chalandes placés dans la direction de son rayon visuel, répondre par un mot aux flâneurs qui n'achètent pas, et épeler le vocabulaire du commerce devant la gent méticuleuse des pratiques qui achètent. Cette femme vraiment extraordinaire est de celles que Mercier appelait de fortes têtes, à une époque où la femme supérieure n'était pas encore inventée.

Elle habite dans la rue Saint-Denis ou Saint-Martin, ces deux grosses artères du commerce parisien, un Alhambra dont la soie forme les corniches, la dentelle les arabesques, et le coton populaire les soubassements. Nous n'hésitons pas à le proclamer : qui ne l'a point vue se mouvoir dans le vaste parallélogramme qui sert de cadre à son activité, ou organiser les opérations d'un commerce qui embrasse quelquefois les deux hémisphères, ne peut avoir qu'une très-faible idée de la puissance de la femme. Il y a telle demoiselle de comptoir qui représente à elle seule un chef de bureau ou même de division, un colonel, un général d'armée, un président réel de conseil de ministres. On peut sans exagération voir en elle le Napoléon du commerce de détail.

L'intérieur et l'extérieur sont également de son ressort, le passif et l'actif de la maison et les nombreux casiers sont logés dans la pulpe cérébrale de la demoiselle de comptoir. Une de ses indispositions porterait le trouble dans l'organisation de la vente, et influencerait comme non-valeur sur la recette de la journée. La demoiselle de comptoir est dans son magasin l'objet qui flatte au premier coup d'œil. Aussi un chef de commerce a-t-il soin de l'établir comme le spécimen de la maison. Il peut rester indifférent sur la qualité de beaucoup d'articles, celui-ci doit toujours être de premier choix. Ce qu'un courtisan disait de Louis XIV, on peut le dire de la demoiselle de comptoir : tant vaut la demoiselle de comptoir, tant vaut la maison elle-même. Le commerce cite des prodiges dans cette spécialité : des passages entiers ont été construits avec les recettes d'une demoiselle de comptoir ; plusieurs, dont la statuette n'existe même pas, ont gagné de quoi se faire mouler en or massif. Il y a dans le domaine de l'art, au théâtre, un mot doré emprunté à l'idiome du comptoir : on dit l'actrice à argent, locution touchante empruntée à la science dont Barème a tracé les éléments dans son art poétique ; en revanche, le magasin à ses demoiselles en vogue et obtient des succès d'enthousiasme !

Nous avons parlé de prime abord des grands talents, ou, si l'on veut, des sublimes exceptions qu'offre le commerce ; l'immense majorité des demoiselles de comptoir se compose de talents moyens dont les aptitudes sont estimées à la moyenne somme de 500 francs par an. Leur emploi est de ceux qu'on désigne sous le nom d'emploi de *confiance*. Les catégories s'établissent ensuite d'après les quartiers, selon le genre d'utilité fondé sur les services de la demoiselle de comptoir. Dans les cafés et les établissements de luxe, le beau est souvent pris pour l'utile. C'est là surtout que la représentation, ce mot immense et d'acceptions si diverses dans le monde actuel, est la première des qualités de la demoiselle de comptoir. On n'exige alors de sa beauté, ni une arithmétique bien profonde, ni une tenue de livres bien compliquée ; sa science, toute d'improvisation, assez semblable à celle des courtisans, ne consiste qu'à bien

recevoir. Le reste, pour être susceptible de trop de commentaires, peut parfaitement se passer de développements. C'est dans cette classe privilégiée qu'il convient peut-être de placer la demoiselle de comptoir, parée de ses plus riches emblèmes.

Il en existe une autre dont la physionomie se confond avec celles des femmes de commerce proprement dites et qui se distingue par des aptitudes plus spéciales, par l'entente réelle et souvent très-étendue des intérêts qu'elle représente. Ses appointements peuvent s'élever jusqu'à 4,200 francs, ce qui prouve suffisamment que l'abnégation est encore une des conditions de son existence. Le patron la consulte sur les achats qu'il doit se permettre, et s'en rapporte à elle de tout le détail de la maison : cela doit s'entendre du commerce en général, et comprend même au delà. C'est de ce type profondément étudié qu'on devra partir, pour établir la supériorité définitive du génie de la femme sur celui de l'homme.

Ici ne faut-il pas en effet admettre, au préalable, que le commerce puisse devenir à lui seul une passion ; cette passion absorber toutes les autres, imposer silence à tous les intérêts de la femme et surtout à son intérêt, inspirer tous les talents qui supposent le travail et le talent ; exclure l'idée de calculs personnels au milieu de la science la plus compliquée des affaires d'autrui, et consentir encore à n'avoir qu'une bien faible idée de cette demoiselle de comptoir.

Il suffirait peut-être de saisir quelques traits de cette physionomie, pour obtenir une expression du commerce et de la bourgeoisie qui manque encore à une époque bourgeoise et commerçante. Voulez-vous connaître le secret d'une vocation réelle, ardente et positive tout à la fois ? Il est tout entier renfermé dans cette personification élégante et essentiellement parisienne : la demoiselle de comptoir, qui oublie ce que les femmes n'oublient jamais, d'être belle, pour être tout entière à son commerce.

Faut-il maintenant s'étonner qu'un commerçant mette son orgueil dans ses affaires, quand une femme place sa vanité, sa beauté, sa coquetterie, tout ce qu'elle possède de puissance et de force, de mérite et de talent dans celles d'un autre, qui est son maître par-dessus le marché.

Femmes de lettres, mes sœurs, tandis qu'un éditeur (à part M. Curmer, notre providence actuelle), s'en rapporte à la postérité pour s'acquitter envers vous, des diamants tombent de la plume de la demoiselle de comptoir ; elle bâtit sur l'indienne, le foulard, le mérinos, la toile à *très-bon marché* des maisons de six étages, dont elle n'apercevra même pas le frontispice. Elle écrit dans la prose de M. Turcaret, de ces valeurs qui ont à la Bourse un cours bien plus prodigieux, ma foi, que les plus sublimes rêveries des poètes contemporains. L'or est une poésie, et il n'y a rien de plus lettré que les billets de banque. La demoiselle de comptoir aurait son auréole, si elle savait compter pour elle-même ; mais elle est aux appointements dans la maison qu'elle fait mouvoir du centre à la circonférence, et ne s'associe pas même à la fortune qu'elle a faite. Elle est elle-même tenue en partie double et vu sa modestie, le seul article du magasin dont elle ignore la valeur.

En général, la vogue qui s'attache à la demoiselle de comptoir, est une servitude déguisée ; elle est indifféremment l'Iphigénie des châles, des modes, du pot de pom-

made et des bonbons à la vanille. Celle qui se pavane dans l'élégante bonbonnière d'un confiseur vit de sucreries comme Vert-Vert ; la parfumeuse est au contraire une divinité mythologique qui réalise l'existence toute d'ambroisie que les anciens peuples faisaient à leurs idoles. Toutefois son apothéose doit paraître peu digne d'envie, si l'on réfléchit que son autel est une prison en bois de citronnier. C'est aux demoiselles de comptoir de la rue Vivienne que l'on doit attribuer les migrations réitérées qui s'opèrent dans le quartier d'outre-Seine. On voit des étudiants qui habitent le faubourg Saint-Jacques ne fumer que des cigares du passage de l'Opéra ; c'est ce qui s'appelle prendre le chemin de l'école ou improviser l'Orient sous une latitude peu compatible avec ses jouissances horizontales.

La demoiselle de comptoir doit être parée à huit heures du matin ; et, tant que la lumière du soleil ou de l'hydrogène se projette de l'asphalte aux recoins les plus profonds de son paradis terrestre, elle représente une de ces esquisses que l'on croirait échappées au crayon d'Eugène Lami. Il appartient aux commis et aux marchandises fanées d'être placés dans la demi-teinte, la demoiselle de comptoir doit au contraire se tenir sur le premier plan du tableau ; elle en est l'âme et le mouvement. Son rôle lui commande d'être aperçue de tous ; son patron exige qu'elle vende au plus grand nombre. Elle existe et tient les comptes de la maison en partie double. Centre et agent d'une vie assez active et assez compliquée, elle respire à peine pour son propre compte : chacun de ses mouvements est une grâce, et chaque grâce a son prix. Tout, jusqu'aux fleurs qui ornent la chevelure de la demoiselle de comptoir, fait partie de l'exercice annuel, entre dans l'appréciation quotidienne du financier, qui voit en elle sa poule aux œufs d'or. Chez l'une c'est la main qui fait recette, chez l'autre ce sont les yeux. Sourires, propos gracieux, mines engageantes, tout jusqu'à ses dédains sublimes et son silence motivé est coté au jour le jour. Elle doit accepter en souriant les pièces d'or des papillons de cinquante-cinq ans, et feindre de comprendre les grossières plaisanteries des béotiens de la finance. Les œillades des passants et jusqu'aux impertinences des dandys, elle doit tout mettre sur le chapitre de la galanterie française et sur le grand livre de la raison sociale. La demoiselle de comptoir reçoit des billets parfumés et les garde même pour ne pas éconduire quelqu'un qui a du style et de la fortune. C'est ainsi qu'un merveilleux en gants jaunes remplit quelquefois sa chambre de lampes Carcel, de chapeaux Gibus, de clysopompes, de bonbons à devises, ou de corsets élastiques, précieux échantillons d'une passion dont on a pris facture en attendant. Pour conquérir une petite place dans le cœur de la demoiselle de comptoir, on risque une colonne entière sur le compte courant de la maison. La demoiselle de comptoir est le problème que la civilisation pose perpétuellement aux Casa Nova de l'ère nouvelle. Son abord, d'une facilité désespérante, rend tout succès douteux, toute conquête impossible ; c'est la ville de Paris imprenable par cela même qu'elle n'est pas défendue par des forts détachés. Comment emporter d'assaut une place ouverte à tout venant ? La demoiselle de comptoir n'a que tout juste le temps de plaire ; elle n'a pas assez de loisirs pour aimer, elle est destinée surtout à être longtemps et toujours disputée. Gardons-nous de croire qu'elle est la femme sans cœur, mais la

recette nuit chez elle aux manifestations du sentiment. Ses plus grandes faveurs sont toutes dans un regard furtif où le commerce entre pour moitié. De plus, elle n'a ni caprices ni besoins ! c'est une femme inattaquable. Actrice, on pourrait compter de sa part sur un semblant de passion ; grisette, on serait porté à intéresser son faible cœur, mais elle échappe à la tentation par un travail de tous les instants, à la pauvreté par ses appointements. Les malheurs de ses heureux amants n'enlèvent rien à sa réputation et ajoutent quelque chose à la fortune de son tenancier.

Le moyen cependant de se dérober à ses avances, soit qu'elle les fasse ou qu'elle en reçoive ! Le prix d'un article a l'air d'un compliment dans sa bouche ; on en marchandé plusieurs et on les achète parce qu'on les a marchandés. On lui fait faire vingt cornets pour voir vingt fois comment elle en fait un, pour avoir l'occasion de louer une main parfaite et de penser la même chose d'un bras plus parfait que la main. On arrive ainsi au billet de banque croyant n'en être encore qu'à son premier écu ; le portefeuille du client se vide et le comptoir se remplit. L'or emportant nécessairement l'idée d'un plaisir, il faut croire qu'on a joui beaucoup puisqu'on a beaucoup dépensé.

C'est de la demoiselle de comptoir qu'on peut dire sans hyperbole aucune : mange-t-elle ? c'est un mystère. Son couvert n'est mis que pour la forme à la table de son César Biroteau. Au milieu du va-et-vient perpétuel que sa profession entretient à l'avant-scène de son théâtre, elle se nourrit dans l'arrière-boutique, comme Érigone, de quelques fruits enlevés au dessert. Elle abandonne aux lourds appétits de son chef de commerce les tranches de bœuf sec et les éternels baricots de Soissons, dont se compose l'ordinaire très-ordinaire de la maison. Son appétit d'oiseau-mouche est encore une économie.

De ce qu'elle est apte aux transactions les plus délicates et les plus multipliées, vous la croiriez versée dans les secrets intimes du cœur humain, au courant de cette diplomatie de sentiment qui se traduit en in-8°. Il n'en est rien cependant. La demoiselle de comptoir en est encore à l'A B C de la passion contemporaine. Les rêves de Lélia n'ont jamais troublé le sommeil de quelques heures que lui octroie la règle monastique de son établissement mondain. Elle ne connaît que par de vagues échos le nom de G. Sand, et n'a vu qu'une seule fois en sa vie la *Duchesse de la Vauballière*, drame simple de M. Balissan de Rougemont ; Tivoli est son conte des *Mille et une nuits*.

En fait d'héroïnes, en existe-t-il beaucoup qui soient à sa hauteur ? sans parents, sans amis, sans protecteurs, sans vice et sans contrat, n'est-ce rien que de s'improviser une destinée ; de soutenir de ses faibles épaules le fardeau d'atlas d'une colossale — style de comptoir — industrie ; de s'implanter, de son chef, dans la fibre la plus organique du commerce parisien.

Il serait facile d'abuser de notre titre pour interpréter toutes les physionomies plus ou moins de notre sujet, bouquetières, modistes, boulangères, chapelières, charcutières et autres femmes artistes qui donnent du relief à l'iconographie pittoresque du Paris moderne. Nous remarquerons seulement la tendance des demoiselles de comptoir à faire adjectif. L'enthousiasme populaire n'en a qu'un pour désigner la *belle* chapelière, limonadière, lingère ou n'importe quelle autre femme de

son choix. — Il est établi que l'on ne peut faire la cour à une boulangère sans marcher sur un volcan, mais cet ordre a fourni la belle *Fornarina*, titre et souvenir immortels. Raphaël s'est accommodé d'une boulangère, et lord Byron ne s'est pas montré plus difficile ; les modistes ont à se plaindre de M. Paul de Kock, qui les pro-saïse, mais Gondi ne trouva pas autre part de la résistance. La manière dont Richelieu triompha d'une simple ébéniste, ternit l'éclat de ses grandes aventures. Louise Labé, la plus belle fleur poétique de la renaissance, était cordière ; la rue où elle donna tant de fil à retordre aux Cléments Marots de son époque, s'appelle encore la rue *Belle-Cordière*.

Madame Rolland, surprise un jour chez une de ses amies dans la rue Saint-Denis, fut priée innocemment de tenir le comptoir. Cette héroïne de la bourgeoisie raconte en termes charmants l'embarras que suscita chez elle l'émeute de gros sous dont elle se vit lors assaillie. La vente de détail lui coûta plus à tenir que le portefeuille de l'intérieur. L'anecdote suivante, d'une date plus récente, est également empruntée aux archives de la rue Saint-Denis. Une femme du grand monde élevée dans un pensionnat aristocratique avec la fille d'un marchand de la rue Saint-Denis, recevait les hommages d'un élégant de la nouvelle cour. Son amie de pension, mariée depuis à un commerçant et devenue veuve l'année même de son mariage, se trouva placée à la tête d'un magasin de fleurs artificielles qu'elle conserva parce que cela convenait autant à ses goûts qu'à ses intérêts. La beauté de la jeune veuve, astre incompris si non inaperçu, avait attiré les regards de l'inconstant aide de camp du château ; l'ayant présumé de la grande dame était aide de camp, et il vivait partagé entre ces deux amours. La noble dame se souvenant de son ancienne amie, lui rendait un jour une visite dans le but de l'inviter à une soirée qu'elle donnait ce jour-là et qui devait réunir le plus grand monde, bien que la belle marchande y fût invitée. Laisée seule un moment à cause des exigences du commerce, madame de *** eut la curiosité de trôner dans le fauteuil de son amie. Là elle vit arriver le chasseur de monsieur le duc. Prendre de ses mains le billet adressé à son amie et y répondre sur-le-champ fut pour la jalouse comtesse une scène de comédie improvisée. L'amant ne connaissait aucune des deux écritures des maîtresses qu'il se promettait. Trompé par une missive on ne peut plus favorable, il accourut sur-le-champ. La femme du faubourg Saint-Germain avait prolongé exprès la conversation. Grand fut l'embarras du nouveau Don Juan entre l'enclume et le marteau, entre la noblesse et la bourgeoisie. Il s'en tira toutefois avec assez d'esprit sans rien laisser soupçonner d'une situation dont il ignorait lui-même tout le poignant ; et il acheta quantité de fleurs artificielles sans compromettre aucune des deux rivales, et en se ménageant auprès d'elles avec un art qui n'a été connu que de Molière. La marchande, qui ne se doutait pas des termes où l'avait mise, avec son noble poursuivant, le manège de son amie, vendit à monsieur le duc de la meilleure foi du monde la moitié de son magasin. La conséquence de cette belle emplette fut toute en faveur de la grande dame. Monsieur le duc, hors d'affaire, n'eut pas de peine à lui persuader que les fleurs devaient être pour elle et à les lui faire accepter. Il dut par la même occasion engager sa parole pour le bal que donnait ce jour-là madame de ***, son adroite

comtesse. Or, à ce bal, dans le salon d'intimité de la maîtresse de maison au faubourg Saint-Germain, la marchande retrouva ses fleurs et son aide de camp; non moins étonnée que M. le duc lui-même, pour lui, c'était tomber de Charybde en Scylla. Qu'on juge de sa situation pendant toute la soirée donnée soi-disant à son intention! Un lion de la régence s'en fût à peine retiré sain et sauf. En présence de deux femmes qui toutes deux étaient censées lui appartenir d'avance, et des fleurs accusatrices! Tant que dura la soirée, ce fut de la part des deux amies, dont la seconde avait été mise dans la confidence, un feu roulant d'épigrammes. Sir Jean Falstaff lui-même, de shaksperienne mémoire, ne s'était jamais trouvé à pareille fête. Cruellement persiflé par deux femmes de cœur et d'esprit, quoique l'une fût comtesse et l'autre marchande, monsieur l'aide de camp eut l'occasion de s'orner la mémoire de cette vérité que, entre la noblesse et la bourgeoisie, un fashionable n'a désormais que les bénéfices et la liberté du choix.

Posons en principe que la profession de demoiselle de comptoir embrasse depuis le dernier échelon jusqu'au sommet de la pyramide sociale, depuis la jeune pensionnaire qui accepte une place au défaut d'un mari, jusqu'à la femme spéciale qui, élevée dans le *doit* et l'*avoir*, en connaît toutes les roueries, depuis la débutante qui arrive de province sous le patronage des *Petites-Affiches*, jusqu'à la Didon actuelle sur qui repose le sort de tout un phalanstère industriel. Dans toute rue parfaitement civilisée, si vous apercevez une émeute de gants jaunes ou de clercs d'huisiers, soyez sûr que c'est le roi qui passe, ou une demoiselle de comptoir auprès de laquelle on se hâte de ne point passer.

Est-ce un crime d'exposer tant d'organisations nerveuses aux influences délétères et pâlisantes de la vie de comptoir? Est-ce une vertu d'orner les rez-de-chaussée de ces vivants portraits à la manière du Titien; pour animer la physionomie d'une ville avant peu exclusivement commerçante. La femme de comptoir vivifie, poétise une chose qui n'est ni attrayante ni poétique... le commerce. Celui-ci décolore la femme de comptoir, et inscrit à l'article profits et pertes, la jeunesse, les illusions et le produit net de son ange gardien. Ingrat commerce!

Aussi, lorsque toute cette foule élégante et occupée, coquette et commerçante des demoiselles de comptoir, prend son essor le dimanche, une solitude, un dédale monotone, des catacombes, voilà Paris.

Le soir d'une belle journée de mai, la demoiselle de comptoir se fait fleur des champs, se couronne de véronique, de liserons et de myosotis. On la confond avec les châtelaines qui peuplent les charmantes solitudes de Saint-Cloud, Ville-d'Avray, Montmorency, Fontenay-aux-Roses. Toute métaphore à part, la nature et la civilisation se donnent la main ce jour-là. Il est une beauté demi-parée et demi-champêtre qui est celle des Parisiennes du dimanche. Pourquoi cet amour si vivace des ravissants paysages qui avoisinent Paris n'aurait-il pas sa raison artistique et ses nuances pleines de poésie? Qui donc oserait soutenir que pour être heureux il faut éviter avant tout de l'être bourgeoisement? O précieuses traditions des dîners champêtres, joies sagement équilibrées des bourgeois et des bourgeoises de Paris, plaisirs soumis à un calcul intégral, j'abaisse devant vous le désordre de mes es-

quisses et la sauvagerie de mon pinceau. Il suffit d'un Hoghart pour peindre la grisette ; la demoiselle de comptoir demanderait un peu moins d'abandon qu'on n'en trouve dans l'école flamande, plus d'animation que dans l'école italienne.

Observons cependant comment tout procède dans le monde par succession de tableaux du même ordre, avec un fond différend. Le marchand qui improvise une partie de campagne, n'oublie rien du confort de la ville. Même aux champs, le Parisien sait dîner. Sur l'herbe il dispose ses douze couverts plus ou moins, comme chez Véfour. Les crèmes, le moka, les mille raffinements d'un dessert splendide, rien n'est oublié. Point de ces contrastes qui établissent des solutions de continuité dans les folles joies de la nation des étudiants et des grisettes ; qui font que l'on revient à pied pour s'être mis en marche en voiture, pour avoir trop accordé aux dissipations de la valse et à la carte du restaurateur ; le marchand ne connaît qu'une chose, vivre à son aise en tous lieux et se servir soi-même pour n'être pas écorché vif. Il confie à une tapissière son office au grand complet ; et sa demoiselle de comptoir prend sa part d'une distraction logique et d'une partie bien combinée. Cela dure dix ou douze ans, jusqu'à ce que l'une ne soit déjà plus jeune et que l'autre ait sa fortune faite.

A cette époque la demoiselle de comptoir s'est déjà prononcée en faveur du doyen des commis, du jeune homme qui a débuté avec elle dans les cachemires. Elle lui accorde sa main. S'ils ne succèdent point, si le marchand a oublié de créer un majorat en leur faveur, ils conçoivent ensemble le projet d'élever autel contre autel, de battre en brèche la maison dont ils ont été les deux colonnes ; acharnement justifié par la lésinerie de leur autocrate commun, par l'exploitation qu'ils ont jusqu'alors subie sans se plaindre. Ils emportent sous une autre enseigne, au défaut de sacs d'écus, la vogue de la maison.

En effet, après plusieurs années de succès inouïs et d'inventaires pyramidaux, qu'est-il resté entre les mains de la demoiselle de comptoir, de ce Pactole qu'elle alimentait incessamment ? la valeur d'une inscription de rente de 600 francs. Son chef a pris du ventre et des actions dans les asphaltes, il aspire à être duc et pair. O justice distributive ! ô rémunération sociale !... Une tête moins forte que celle de la demoiselle de comptoir passerait du coup au Saint-Simonisme, dont la première formule est celle-ci : à chaque femme de comptoir selon ses capacités, à chaque capacité selon ses œuvres. Elle fonde une maison, cela suffit à sa vengeance et à ses succès futurs.

Quoi qu'il en soit, la demoiselle de comptoir est encore une de nos supériorités réelles, incontestables. L'antiquité a eu ses gynécées, l'Orient possède ses harems, avez-vous rien de plus monotone qu'un harem ? en Angleterre, en Russie, en Allemagne, en Hollande, le commerce est exclusivement dévolu à des buveurs de bière. La France seule a donné pour enseigne à son industrie ce qu'elle avait de plus gracieux, de plus coquet, de plus avenant. Va maintenant, pâle esquisse d'une réalité touchante, et puisses-tu rencontrer de par le monde une demoiselle de comptoir, une seule, qui fasse la fortune, et nos lecteurs qui demanderont la demoiselle de comptoir, auront l'avantage de *la tenir de ses propres mains*.

L. Roux.

